

Questions à Gisèle Sallin, metteuse en scène

Comment Jocaste Reine s'inscrit-elle dans votre parcours ?

C'est plutôt Sophocle et Œdipe qui sont inscrits dans mon parcours de metteuse en scène. J'ai d'abord monté *Antigone* de Sophocle en 1988, puis *Diotime et les Lions* (1994), et enfin *Clios le bandit* (2008), deux récits du livre « Œdipe sur la route » d'Henry Bauchau. En montant ces pièces, je me suis toujours interrogée sur le silence de Jocaste. Ma rencontre avec Nancy Huston, cette extraordinaire écrivaine, m'a permis de répondre à cette interrogation. Grâce à *Jocaste Reine*, ce silence est brisé.

Est-ce qu'en montant cette pièce, vous poursuivez un questionnement déjà abordé dans d'autres spectacles ? Si oui, lesquels ?

Oui. Le premier questionnement était totalement inconscient jusqu'à dernièrement. En préparant un café littéraire sur les différentes mises en scène que j'avais faites, je me suis rendue compte que le matricide ou le parricide (enfin, l'assassinat de la figure parentale) était un thème récurrent. Je pense tout récemment à *L'Orestie* d'Eschyle d'Isabelle Daccord, mais aussi à *L'Avare* de Molière, à *Thérèse Raquin* de Zola. Dans *Jocaste Reine*, nous sommes en plein dans ces relations parents-enfants.

Sinon, de manière tout à fait consciente, j'aime traiter de l'amour comme étant un cadeau précieux dont l'homme est dépositaire. C'est beau l'idée que l'amour humain est plus fort que la fatalité ! (exemple *Les Bas-fonds* de Gorki 2007-2009). Dans la pièce de Nancy Huston, l'amour est partout dans la bouche de Jocaste.

La tragédie est également un thème de prédilection. Même si j'essaie de m'en détourner quelquefois, j'y reviens toujours. Je dis souvent que je flirte avec la tragédie en proposant des tragédies-comédies, un genre que j'aime beaucoup (*Thérèse Raquin* de Zola, *le Grabe* et *Les Rats-Les Roses* d'I. Daccord). *Jocaste Reine* sera une tragédie-comédie qui soulève des questions graves avec beaucoup d'humour et de tendresse.

Gisèle Sallin
Février 2009